

CLAIRE THÉMANLYS

UN SÉJOUR

CHEZ LES

GRANDS INITIÉS



Pour tous renseignements sur la **Philosophie Cosmique**,
S'adresser à M. Gaston BÉGUIN,
11, rue des Perchamps, Paris (XVI^e)

Publications Cosmiques
PARIS

27° 41' 30" ~~~~~
29^e jour du 4^{me} mois lunaire
à 51' 40" H

Ames qui lirez ces pages.

Tenchez vous sur ces lignes
dans l'oubli le plus absolu
du monde extérieur.

Laissez vous pénétrer par
les frissons impersonnels
du pathos cosmique qui
se dégagent des pensées
encloses dans ce livre.

Arrêtez vous pleines d'attente
aux bords des sources

Le savoir et la connaissance
sont inutiles sans la charité.

Reposerez-vous souvent car
c'est sans le "repos de la
passivité" éclairée que les
Forces Divines peuvent être
reçues. Le Repos, est le lieu
d'élection que recherchent
pour s'y réaliser et s'y
éprouver les similitudes
Divines - Humaines.

Ames qui lirez ces lignes
acceptez comme souhait de
bienvenue, au seuil de cet
Parvis, l'Antique salut des
Ages!

Que la Paix de l'Équilibre
soit avec vous.

Nice-16.3.1962.

M.B.

Un Séjour chez les Grands Initiés

I. — L'ARRIVÉE

Tlemcen! C'est un son de gong argenté qui
vibre sur la montagne...

Tlemcen! C'est un sourire au bord des
déserts...

Tlemcen! C'est un chant arabe, et c'est de
l'air très fin, un minaret dressé parmi les mai-
sons blanches ou roses, avec des hommes
fiers aux yeux immenses, et des silhouettes
blanches de femmes dont on n'aperçoit que les
pieds nus, aux chevilles cerclées d'argent...

Le chemin de fer a glissé longtemps dans
la plaine du Chéiff comme sur un tapis mul-
ticolore, avant de gravir les montagnes. Et la
petite gare semble une erreur tombée de la
banlieue parisienne près de ce rêve oriental :
Tlemcen!

C'est le matin. La fraîcheur exquise enveloppe la ville claire d'un voile d'élégance. Et voici que le Maître souhaite la bienvenue aux deux voyageurs qu'il invite à monter dans sa voiture. Il est enveloppé d'une cape brune. Son visage rayonne avec une telle intensité que tout le paysage disparaît. On n'aperçoit plus ni la ville, ni la route de campagne bordée de champs au soleil, mais seul ce visage inouï de finesse et de force, mais seul ce regard doré qui brille comme des étoiles.

— Je suis très heureux, a-t-il dit seulement.

Et l'émotion de le voir empêche de lui répondre le jeune homme et la jeune femme auxquels il s'adresse.

Ses longs cheveux bouclés tombent sur ses épaules. Il est mince, aristocrate, et quoique plutôt petit, il apparaît très grand.

La voiture monte lentement les pentes de l'Atlas. Et c'est bientôt Zarif, la maison du Maître, sur la route des Cascades, Zarif, le beau jardin en espalier. Le chemin se resserre entre de gros figuiers rampants. Puis, la voiture s'arrête tout à fait. Il y a encore des

marches à monter pour atteindre la cour devant la maison, au-dessus du bassin carré où l'eau descend sans arrêt d'une source. Zarif domine les routes et la ville lointaine.

La Maison de l'Aïa aurait-elle pu ne pas dominer les routes et les villes ?

Les arrivants ont gravi encore dans le jardin, à travers une roseraie en pleine floraison, un étage de pierres blanches, et ils suivent le Maître qui entre dans un petit salon où Celle qui attend ses hôtes les reçoit pour les accueillir : Alma, la sainte compagne du grand Initié, est là, debout, souriante, si bonne et si lumineuse !

Ses premières paroles sont une bénédiction...

Douceur de la plus haute humanité, douceur véritable, qui contient à la fois la vaillance et la lucidité, l'abnégation, la justice, et la conscience la plus aiguë, dans la paix de l'équilibre, douceur d'amour profond et de connaissance, qui écarte l'impureté par la force de sa pureté même, ô douceur d'Alma, n'es-tu pas le reflet même de la Grâce sur la terre ?

II. — LES LARGES HORIZONS DU JARDIN QUI MONTE

Alma est d'une gravité sereine incomparable et son regard voit en même temps plusieurs plans de la vie, depuis le degré physique jusqu'au septième ciel. Sa voix est mélodieuse et chacune des paroles qui tombent de ses lèvres sont des perles blanches très précieuses.

L'Aïa est gai, fantaisiste et brillant. Parfois, il semble un autre être, subitement vieilli, et ce visage qui manifeste souvent une jeunesse radieuse semble alors refléter toutes les douleurs du monde...

Zarif, leur demeure, un manoir mauresque au ton de corail, s'étage en petites cours et en terrasses couvertes ou découvertes, desquelles le regard s'étend à perte de vue.

Du jardin comme de la maison, l'horizon est immense vers l'est, où Tlemcen se détache, vers les vallées et les plaines en face, étendues jusqu'à la mer très lointaine, qu'on aperçoit, dit-on, par les jours clairs, et vers l'ouest où les montagnes s'entrecroisent. Mais, derrière, le flanc de l'Atlas est un fond élevé, une barrière presque à pic, qui se termine à la route de Sidi-bou-Médine, par les grottes, les sources et les vastes pelouses du jardin de Zarif ombrées d'oliviers centenaires, derrière la maison.

Là, on entre de plein-pied, en rez-de-chaussée, dans ces chambres et dans ce salon, qui sont cependant au premier étage sur les terrasses et les cours du devant, ces cours de mosaïque entourées de hauts murs, aux portes ogivales, garnies d'amphores énormes qui rappellent les contes de Shéhérazade ; et l'eau du bassin carré y chante sans arrêt.

Lorsque les jeunes voyageurs s'émerveillent le lendemain de leur arrivée devant le radieux panorama qui s'étend sous leur fenêtre, ils aperçoivent la silhouette d'Alma, déjà dehors, dès l'aube au travail. Elle est

enveloppée d'un grand châle rouge, afin de ne souffrir ni du froid matinal, ni du soleil bientôt ardent, et elle écrit, elle écrit sans relâche, en paix, dans un coin de la cour, elle écrit en cet état de repos qui endort en elle et autour d'elle les mesquines préoccupations quotidiennes, elle écrit ce que son âme entend et voit au-delà du voile, elle écrit ce que la connaissance dicte en elle, elle écrit les récits de la mémoire de l'humanité consciente dont la voix lui parle et l'inspire, elle écrit comme on prie...

Mais le Maître fait irruption dans la chambre. Il est tout en blanc, dans une large robe de laine épaisse, ceinte d'une cordelière rouge, et sa tête fine, aux longs cheveux ondulés, est couverte d'une toque carrée de velours noir. Il apporte une magnifique rose-thé à la jeune femme qui défait ses bagages et range les armoires, et il plaisante ses hôtes, Ary et Stella, de rester trop tard dans l'appartement quand le soleil est si beau dehors sur les arbres en pleine floraison. Il les entraîne au jardin qui est un enchantement. Les pommiers, les cerisiers, les grenadiers sont cou-

verts d'une neige de fleurs éblouissantes.

Les Arabes vont et viennent librement dans certaines allées, et s'arrêtent pour se baigner les pieds dans la fontaine qui est réputée miraculeuse. Il y a aussi tout en haut du parc le mausolée d'un ancien marabout et, par la route de Sidi-bou-Médine, les musulmans chaque jour entrent en pèlerinage et y brûlent des encens rares dont le parfum se mêle souvent à ceux des roses. La roseraie de Zarif ! c'est une œuvre d'art de l'Aïa. Il soigne tout le jardin, mais la roseraie surtout l'occupe. Les plus belles variétés de roses sont par lui plantées, épanouies, sélectionnées, greffées, les plus rares espèces y rivalisent de profusion, de force et de charme.

— Si l'humanité se laissait évoluer comme les roses, que ne ferait-on d'elle ! dit-il. Et si l'humanité comprenait son rôle d'évoluteur de la planète, qu'elle travaille à embellir la terre, à en pénétrer les lois, à en découvrir les merveilles, à en rechercher les trésors offerts pour le bonheur de l'homme, et à transformer même les rigueurs de la soi-disant nature au lieu de ne songer qu'à l'intérêt

personnel et passager de chacun, — qui n'amène que la misère de tous — combien la vie serait plus belle, et quel épanouissement n'atteindrait-elle pas !

⌈ L'homme devrait être le protecteur de la planète. Actuellement, il en est le persécuteur. La nature elle-même pourrait être dirigée par la conscience humaine évoluée, divinisée.

⌈ Mais l'ordre actuel n'est que chaos, que tohu-et-bohu, comme au temps du Bereschith, dans cette soi-disant civilisation où les chefs eux-mêmes ignorent les profondeurs de la vie, où les mystiques, sans connaissance, lisent et comprennent les livres sacrés comme on marche sur des mines de diamants qu'on ne soupçonne pas, le nez tourné vers le ciel !

Puis, l'Aïa s'arrête brusquement de parler. Il a aperçu des lianes grimpantes qui menacent la vitalité d'un beau néflier. Il pense qu'Alma aime spécialement ces néfles. Et il arrache les plantes parasites avec force.

— Maître, vous travaillez à maîtriser la nature, dit timidement Stella.

Alors, il sourit et ses yeux rayonnent d'une vie intense.

— Oui, comme mon jardinier, murmure-t-il. Et il ajoute en plaisantant :

— On fait ce qu'on peut.

Stella regrette en elle-même d'avoir osé comparer le travail du grand Initié à son geste instinctif.

Mais lui ne s'en aperçoit pas, et il poursuit son rêve : — Cultiver les hommes comme on cultive les plantes ! Oui ! si l'on savait ! si l'on voulait ! si l'on osait !

Il marche devant ses hôtes rapidement. Il escalade le parc, de hauteur en hauteur. Enfin, il s'arrête devant un panorama splendide.

— Voyez cette vue, dit-il gravement.

Un long silence se remplit de la beauté de l'heure... Et l'Aïa reprend : — A mesure que l'on monte, la vue se transforme ! et comme elle s'embellit ! Il en est ainsi de toutes nos conceptions. Tout dépend du plan qu'on atteint et de la grandeur de l'horizon. Pour le ver qui est dans un radis, le radis est tout son cosmos. La plupart vivent comme le ver dans son radis...

En repassant à travers la roseraie, l'Aïa cueille avec adresse les plus belles roses pour

la jeune femme et les lui offre. Puis, il examine les rosiers, les redresse, et semble les caresser. Ary le remarque : — Vous vitalisez tout votre entourage et jusqu'à votre jardin, Maître.

L'Aïa sourit : — Je ne suis pas un spécialiste spécialisé pour la vitalisation, ayant d'autres travaux d'une utilité encore plus grande qui me sollicitent.

Mais il n'y a pas de règles sans exception, et je ne m'interdis pas cet art à l'occasion.

Il y a ceux en effet qui ont le pouvoir de transmettre la force physique, qui est une force matérielle sentientable et dirigeable comme le sont la vapeur ou l'électricité. Peu de savants y croient, car ils confondent les forces avec le domaine de l'occulte, si souvent et si justement associé, hélas, avec la fantasmagorie et les diverses métaphysiques ! Pour ceux qui savent, comme vous, Ary, que certains êtres humains peuvent être des fortes-resses de forces diverses et bienfaisantes, la présence est irremplaçable.

Je suis donc très heureux de vous avoir chez moi tous les deux. Les échanges par

lettres, si utiles qu'ils puissent être, ne sont pas comparables aux paroles qui vêtent et manifestent la pensée ; et les paroles, si fidèles qu'elles soient à vêtir et à manifester la pensée, ne sont pas comparables à un serrement de mains et au contact aurique, qui est aussi puissant qu'il est précieux.

Je me réjouis de votre arrivée ici, de ce séjour dans l'aura de notre Zarif, qui, s'il est agréable dans le degré physique, doit apparaître aux voyants bien plus beau dans nos pensées, qui reflètent notre idéal...

Ils sont redescendus dans la cour aux portes ogivales située devant la maison rose. Alma toute la matinée a continué d'écrire, et les arrivants n'osent s'approcher d'elle, car une vaste atmosphère de travail et de rêve semble l'isoler des choses.

Alma écrit ce que son âme entend et voit au-delà du voile, ce que la connaissance infinie dicte en elle, elle écrit les paroles qui chantent d'âge en âge pour le progrès des mondes, elle écrit comme en prière...

III. — UN REPAS

La salle à manger de Zarif est, au rez-de-chaussée, une longue pièce mince dont les gros murs sont peints à même la chaux d'une couleur bleu turquoise. Ogivale, la porte ; ogivale, la grande niche profonde qui semble religieuse, au-dessus du poêle, où s'entassent les livres et les manuscrits.

Deux fenêtres basses s'ouvrent sur une terrasse couverte, devant la cour. Au centre de la pièce, une grande table de hêtre très massive, autour de laquelle on a vécu intensément, autour de laquelle on a pensé de hauteur en hauteur.

Pendant le déjeuner, Ary interroge le Maître sur un point de doctrine, et celui-ci plaisante : — Il a été dit d'être gai pendant les repas... Ce [n'est pas l'heure de me faire tra-

vailler... Pourtant, il est dit, aussi de veiller à manger saintement, car au moment de la sustentation, l'être est apte à recevoir spirituellement... Les repas sont des heures sacrées. Il faut intellectualiser et pathétiser jusqu'à la nourriture.

— C'est pourquoi, peut-être, l'atmosphère de cette salle est tellement chargée de fluides, à la fois doux, légers, et vifs, et cependant si puissants, murmure Stella.

Alma lui sourit de son sourire divin. Ses yeux bleus ont la pureté de ceux d'un enfant, mais ils semblent fatigués d'avoir vu tant de choses.

L'Aïa préside les repas, seul, au bout de la longue table. Près de lui, à sa droite, est Alma, qu'il sert avec respect. Près d'Alma, la vieille secrétaire, image du dévouement discret. A gauche du Maître, Stella, puis Ary. Le gros chien blanc est aux pieds de l'Aïa, qu'il ne quitte pas, et le jeune domestique arabe, aux bras et aux jambes nus, va et vient silencieusement. Il remplace sa mère, la servante, qui, dès l'arrivée d'Ary, a refusé de continuer son travail, ne voulant pas paraître

le visage découvert devant lui. Car l'Aïa et Alma habitent depuis si longtemps parmi les Arabes que ceux-ci considèrent presque comme des proches ces maîtres étrangers, venus de loin s'établir à Tlemcen.

Cependant l'Aïa répond aux questions averties de son néophyte aimé. Il parle avec animation de la grandeur possible de l'humanité, au-delà de ses petites misères, de ses déchéances, de ses misères ; il parle des souvenirs d'un passé glorieux, des trésors d'une connaissance cachée ; il parle en lyrisme et en espérance, en joie et en force, avec une intarissable verve, comme un grand fleuve jailli d'une source éternelle. Il rappelle que l'antiquité reconnaissait les gradations différentes de l'humanité, et que la Bible, ce précieux résumé de science profonde, emploie des mots différents pour nommer les hommes : c'est Adam, Isch, Enisch, Guebur, Baal, d'autres encore.

Mais on a tout mélangé. Et les hommes ne savent pas qu'il y a plus de différence entre certains humains qu'entre les minéraux et les végétaux.

Il est vrai que la vulgarisation, ou manifestation dans un milieu non préparé, est la cause de bien des maux. En ordre, il y a enseignement et enseignement, selon l'individu auquel on s'adresse. Chacun rapetisse la réalité à sa propre taille ! C'est pourquoi on doit, par respect pour certaines vérités, ne pas les laisser travestir exagérément.

Aujourd'hui, la fausse compréhension de l'égalité donne à tous les mêmes connaissances. Il n'y a qu'une aristocratie, celle de l'intelligence. A celui qui est capable de monter, on doit montrer la route. Mettre la lumière sur la hauteur, c'est, à la fois, la préserver de ceux des bas-fonds, et la faire briller au loin pour ceux dont les regards s'élèvent.

Tout enseignement initiatique doit être voilé en même temps qu'offert : révéler, c'est revoiler ; revoiler, changer de voile, pour révéler.. Une allusion pour le sage suffit...

La figure de l'Aïa s'anime. Alma intervient : — Il faut délivrer les êtres des tristes chaînes de l'habitude, et leur montrer la vie.

Et le Maître s'écrie : — L'habitude, en effet !

C'est le pire esclavage ! « L'habitude est une deuxième nature », dit-on ? Erreur colossale ! C'est la première ! L'habitude devient la nature même.

C'est une triste chose que cette soi-disant résignation au non naturalisme actuel. L'humanité a la force de supporter bien des maux, mais l'usage qu'elle fait, en général, de cette admirable capacité de résistance, retarde son épanouissement même au lieu de le hâter.

Quelqu'un qui peut à peine supporter l'atmosphère viciée ou empoisonnée d'une ville bondée de monde et miasmatique, arrive, s'il se force à y rester, à s'y habituer tellement qu'il ne peut plus dormir dans l'air frais : il en est de même à l'égard des conditions malfaisantes, mentales, psychiques ou nerveuses.

Combien de sensitifs qui, s'ils étaient protégés, deviendraient des lumières dans les ténèbres terrestres, s'habituent au déséquilibre du monde profane, et arrivent à en aimer à ce point les tares et les poisons qu'ils ne peuvent plus s'en passer, tout en en souffrant,

inconsciemment ou non, puisqu'ils abîment ainsi leur être, leur âme, et jusqu'à leur possibilité d'immortalisation...

On fait trop peu de cas de la vie, de la vie véritable, qu'on sacrifie aux illusions vaines des distractions nuisibles ou des devoirs non rationnels, qui n'ont du devoir que l'apparence. La vie est sacrée, parce qu'elle est le moyen de manifestation de la Divinité. Elle seule peut réaliser sur la terre l'individualisation de l'intelligence dont dépend l'Unité Cosmique.

Cette grandiose Unité, depuis le constituant protoplasmique le plus dense, jusqu'à la force divine manifestée la plus raréfiée du Sans-Forme, existe au fond de toutes choses, dans la nature des substances, comme dans l'Esprit des mondes. Il s'agit de la rendre consciente, de la respecter, de l'épanouir, de la réaliser, au lieu de combattre contre elle.

La classification hiérarchique et la science des gradations, humaines, terrestres ou célestes, n'est nullement incompatible avec l'idée de l'Unité Cosmique, qu'elle réalise comme les membres divers du corps constituent un être complet X

tuent un être complet. C'est l'échelle infinie qu'apercevait Jacob, par laquelle les anges montaient et descendaient de la terre au ciel.

Les divisions ou schismes, les luttes et antagonismes dans l'humanité, ne doivent pas être confondus avec la classification naturelle qui, depuis la pierre des routes, et les plantes, et les animaux, et l'humanité en ses degrés divers, jusqu'aux étoiles et jusqu'aux puissances les plus raréfiées, doivent arriver à la divine union pour manifester la gloire de Dieu.

L'Aïa rayonne une jeunesse presque surnaturelle et s'enthousiasme de plus en plus en parlant à ses hôtes de leurs êtres profonds...

Stella semble un moment inattentive. Aussitôt, Alma la questionne : — Qu'avez-vous senti, chérie ? Avez-vous été consciente de la présence, parmi nous, d'une radieuse force psychique ?

Mais Stella n'a rien vu. La beauté de l'atmosphère seule, la grandeur des paroles l'ont émue.

Alma conclut, en se levant de table : — Cela n'a pas d'importance. Vous verrez

plus tard. L'importance, c'est d'avoir une belle aura, qui attire ainsi de grandes forces.

Et elle sort rapidement, sans bruit, calme et souriante. L'Aïa la suit en hâte, car c'est l'heure d'un travail.

IV. — RÉALITÉS MERVEILLEUSES

Les journées à Zarif semblent toutes religieuses et elles sont baignées de lumière sacrée. Alma est tôt levée et écrit inlassablement.

Avant le repas de midi, l'Aïa dicte à la secrétaire les lettres d'un important courrier pour tous les pays possibles... Et, sitôt le déjeuner fini, le grand Initié et sa royale sensitive se retirent plusieurs heures dans leur chambre, où nul jamais ne pénètre qu'eux-mêmes. Leur immense travail s'y poursuit sans relâche et sans arrêt, quotidiennement, courageusement, puissamment, pareil à la régularité universelle des astres, des saisons, des océans...

Pendant ces heures, les jeunes hôtes se retirent aussi pour se reposer dans le but d'ar-

croître le développement de leurs sens spirituels.

Vers cinq heures de l'après-midi, tous se retrouvent un instant autour de la table de thé. Bien vite, Alma la quitte pour reprendre la plume.

Térésa, la secrétaire, s'installe de son côté à copier les innombrables manuscrits qu'on lui confie et qu'elle traduit en français.

L'Aïa promène alors Ary et Stella jusqu'au repas du soir, dans la campagne merveilleuse, aux routes bordées de haies de rosiers en fleurs. Le parfum même de ces routes est un enchantement.

— Les Arabes ne trouvent dignes du nom de fleurs que celles qui sont parfumées, dit l'Aïa. Ils ont raison, le parfum, c'est l'aura même des fleurs.

Le soir, on dîne dans la salle s'il fait frais, mais, le plus souvent, sur la petite terrasse couverte qui est au-dessus de la cour.

Alma quitte toujours la première, car elle écrit encore jusqu'à minuit. Cependant, en l'honneur de ses hôtes, elle s'accorde, de temps à autre, une soirée pour se promener avec

eux sous les étoiles, ou pour se reposer ensemble.

Les deux néophytes admirent et vénèrent l'exemple inconcevable d'évolution humaine qu'offre Alma, la maîtrise absolue de son être complexe, l'acuité et la sagacité de cette intelligence, la bonté, la sagesse de ce cœur, la douceur de ce caractère dont la ferme puissance est toujours sereine, le calme de ce labeur écrasant, accompli dans la joie avec une simplicité qui semble s'ignorer elle-même, alors que son immense conscience reflète à la fois le monde des causes, les mondes intermédiaires, et les mondes terrestres...

Stella sait qu'Alma voit l'invisible comme les meilleurs yeux aperçoivent tout ce qui les entoure. Et qu'elle a des pouvoirs inconnus. Pendant un déjeuner, par un beau jour où l'on prend le repas sur la terrasse couverte, en plein midi, Stella ose la questionner sur la réalité des phénomènes de médiumnité. Elle n'a pas même fini son interrogation, que la table, chargée d'assiettes et de plats, se dirige doucement vers elle, en réponse, sans qu'on l'ait même touchée ! et elle

avance tellement que Stella recule, stupéfaite... la table la suit comme un être vivant. Tous se mettent à rire.

— Il n'y a rien là de surnaturel, vous savez, dit le Maître en souriant. Tout est dans la nature, rien n'est en dehors d'elle. Certaines personnes ont la faculté d'émaner, d'extérioriser, une plus ou moins grande partie de leur force nerveuse végétative. Cette force est capable de mouvoir les objets, comme le fait l'aimant, ou tout pôle électrisé. Puis, de même que notre force intellectuelle dirige cette force végétative en nous, produisant ainsi nos propres mouvements, de même cette force extériorisée peut être dirigée, utilisée, par une force intellectuelle extériorisée avec laquelle elle est en rapport. Ainsi, la force intellectuelle extériorisée dirige la force végétative, comme la force végétative meut l'objet ; par cette chaîne, la table ne se dirige plus au hasard, mais selon un rythme logique.

— Cette table aime beaucoup Stella, ajoute Alma gaiement, mais elle la gêne en la poussant un peu trop vers le mur, il me semble.

Aussitôt, comme appelée par Alma, la table

docile glisse doucement et reprend sa place accoutumée.

Devant l'émerveillement de la jeune femme, Alma lui promet de prochains émerveillements plus importants.

— Mais, reprend l'Aïa, les sciences psychiques ne doivent être abordées que lorsque l'intelligence a parcouru les sciences matérielles et qu'elle s'épanouit dans l'étude de la haute Doctrine. Les sensitifs ne devraient y entrer qu'en entrant en même temps dans l'atmosphère sacrée de la sagesse traditionnelle. Trop de sensitifs, à notre époque s'imaginant pouvoir s'en approcher directement, sans préparation rationnelle, ni contrôle spirituel, s'égarent, s'illusionnent, ou se déséquilibrent.

Alma annonce alors qu'elle a aperçu tout à l'heure le courrier qui leur vient d'Europe à travers la mer et qui sera à Tlemcen dans trois jours : le Maître recevra une lettre, vue comme une hirondelle blanche — c'est sans doute l'envoi d'un sensitif très spiritualisé — et une seconde épître, plus significative, pareille à un aigle bleu couronné, venant d'un

grand intellectuel, car l'aigle est signe d'intelligence et le saphir en est la couleur.

Stella demande un entretien à Alma. Elle lui avoue sa déception de ne pas sentir ses dons, déjà éveillés un peu avant sa venue à Zarif, se développer comme elle le souhaitait : au contraire, il lui semble que ce qui commençait à vivre en elle s'endort, et elle s'en inquiète :

— Vous assimilez beaucoup, répond la grande Initiée. Ne soyez pas troublée, enfant de désir.

Votre ardeur même est un peu trop forte, un peu trop active. La ferveur doit savoir demeurer calme, et, sans réprimer les élans, apprendre à les diriger. Vous vous êtes levée au-dessus de l'horizon comme une étoile du matin, comme une étoile de ce matin cosmique qui ne connaît pas de soir.

— Mais pendant que j'ai le privilège d'être auprès de vous, murmure Stella, n'accepteriez-vous pas de me diriger ?

— Oui, doucement, imperceptiblement, comme la rosée d'été, comme le rayon solaire

du printemps. D'ailleurs, selon la responsion est la réception, n'est-ce pas ?

Et Alma émue serre dans ses bras l'enfant psychique qui attend d'elle tant de lumière profonde.

V. — LA PUISSANCE DU CALME

La cour, devant la maison, domine d'un grand étage à pic, une seconde cour en-dessous, placée devant le chalet des gardiens arabes, jardiniers et fermiers de Zarif. On aperçoit à toute heure les femmes aux tuniques multicolores, coiffées de petits casques en métal, à l'allure noble, et les beaux enfants nombreux et joyeux.

Un matin, Stella entend des cris sauvages. Elle se précipite à la fenêtre : Ce sont les deux fermiers, Mohamed et Abd-el-Kader, qui se battent avec cinq ou six hommes forts, et les coups, les vociférations haineuses, mêlent leur vacarme aux cris apeurés des femmes et des enfants. La lutte augmente, et devient inquiétante de colère et de brutalité. Tout-à-coup, sortant du ma-

noir, l'Aïa et Alma paraissent. Ils regardent un instant la bagarre. Puis, rapidement, le Maître embrasse sa compagne, qui demeure immobile dans la cour supérieure, et il descend en courant l'escalier qui conduit à la cour d'en-bas.

Stella s'émeut de voir ce vieillard frêle approcher seul, dans sa robe blanche, près de ces hommes en furie, dont deux semblent des hercules ; mais l'Aïa est sûr de lui, il avance lentement, il émane un calme impressionnant. Il semble plus grand que tous. Il parle en arabe et au début sa voix a peine à se faire entendre.

Il saisit le bras d'un jeune homme spécialement violent, et voici que sous le regard silencieux et méprisant de l'Aïa, la tempête s'apaise soudain. Les coups s'arrêtent, les cris ont cessé.

Alma, de l'étage supérieur, ne quitte pas des yeux celui qu'elle semble protéger de haut, et dont la présence seule suffit à calmer une lutte qui risquait de devenir grave. Chacun, subitement, semble soumis et honteux. Le grand Abd-el-Kader menace encore du

poing un de ses adversaires : sur un signe du Maître, ce géant baisse les yeux, comme un enfant pris en faute, et l'Aïa, en arabe encore, réprimande les coupables. Aussitôt, tous se réconcilient, à la joie bruyante des femmes.

L'Aïa remonte alors l'escalier et rejoint sa sainte compagne. Tous deux, s'appuyant l'un sur l'autre, regagnent leur chambre intime. En bas, les femmes chantent, et les petites filles se mettent à danser.

VI. — FORME ET PLASTICITÉ

Les lettres annoncées par Alma sont arrivées au jour prédit, toutes deux caractéristiques des formes qu'elles avaient prises aux yeux de la grande voyante. L'une est la messagère d'un sensitif de France très spiritualisé, la seconde vient d'un grand savant de l'Europe Centrale.

+ Le Maître explique que, vivant dans le monde des formes, pour les hommes tout est forme, sauf l'Impensable, et que la forme même devient un langage universel, d'où les signes et symboles. Selon l'évolution du sensitif, ou ses capacités, le contact qu'il prend avec l'esprit lui apparaît sous tels ou tels aspects ; ainsi, le prophète Daniel, chef des Mages et savant, apercevait les temps futurs et les images grandioses, là où Amos, berger

de l'Eternel, voyait les champs dévastés de sauterelles ou des paniers de fruits. L'intelligence, libre à tout jamais, prend forme pour se vêtir et pour se manifester. Les Intelligences Libres, elles-mêmes, non retenues par la forme, mais maîtresses de la forme, apparaissent sous des aspects passagers pour agir, en rapport avec le but qu'elles poursuivent. La forme est l'expression de l'esprit. X
Telle pensée qui s'élance prendra, au regard du voyant qui l'aperçoit, l'allure du cheval rapide, ou empruntera des ailes. X L'homme ne peut s'évader des formes. Mais il doit, d'autant plus, veiller à ne pas en devenir l'esclave. La plasticité seule peut l'en sauver. X

Certains se glorifient de n'avoir jamais changé. Il serait préférable de s'en inquiéter. On confond, en général, la plasticité, cette vertu si rare, avec la variabilité, qui n'en est que l'excès.

On recherche avant tout la conservation de son être, instinct légitime s'il en fut, mais on croit se sauver par la fixité, en cherchant à saisir et à rendre durable chaque phase de son propre développement, au lieu d'essorer,

d'agrandir l'individualité même par la transformation progressive et plastique, qui lui ouvre l'épanouissement infini.

Il est à remarquer que ceux qui manquent de réelle plasticité sont souvent instables et vacillants : ils proviennent bien de la race de la gelée, ajoute l'Aïa en riant ; ils ont aussi, en général, la manie de leur propre manifestation pensant servir ainsi une Cause impersonnelle. Les grandes individualités redoutent moins de perdre leur liberté, car elles se sentent plus fortes et plus conscientes que ceux qui sont soumis à leurs instincts.

Un des sens de la bénédiction adressée à la première des douze émanations d'Esh-ral, est une bénédiction selon sa plasticité : « Plastique comme l'eau, tu excelleras ! »

Et l'Exode des évolués de Misraïm, le pays des évolués, traversant la mer pour aller vers une plus haute évolution et vers la Terre des Réalisations, est accomplie par la puissance du « Retiré des Eaux », c'est-à-dire de la plasticité universelle. Qui pourrait confondre la plasticité de l'eau avec la faiblesse ou l'instabilité, lorsqu'on aperçoit la persévérance

des petits ruisseaux qui courent vers les fleuves, ou la force prééminente des courants dans la profondeur des océans ?

Dans la nature, ce qui est plus plastique, éther, air, ou eau, permée les substances de densité plus fixe ; au contraire, ce qui est plus fixe ne pénètre pas le plus plastique.

La Philosophie Cosmique n'enseigne-t-elle pas que les Forces manifestées du Sans-Forme, le Capable de tout pénétrer, perméent et influencent l'universalité du monde formel ?

En lui demeure la plus haute plasticité, et par lui toutes formes sont agies.

Contrairement à l'instabilité, la plasticité est une longue patience.

Quand nous trouvons l'état de choses favorable, seulement nous pouvons agir conformément. Cela aussi appartient à la plasticité, parce que se plier vaut mieux que se casser, affirme le Maître.

Et il ajoute avec cette gravité subite qui transforme soudain son visage par une plasticité vivante d'une intense éloquence : — Le crible est en mouvement ! crible qui classe,

purifie, éprouve, sépare... On ne saurait être trop plastique ! La vie, ce crible, nous l'apprend déjà. Le travail pour une Cause, cet autre crible, l'apprend mieux encore. Il y a ceux qui viennent et qui partiront. Ceux qui travaillent pendant des années et qui oublieront un jour, en apparence... car il est plus difficile d'oublier que d'apprendre... et la participation à la Grande Œuvre laisse une trace sur ceux qui l'ont aidée sincèrement.

Mais, le travail persévérant, opiniâtre, fidèle, pour la Cause, en tous degrés d'être, est un moyen d'individualisation puissant et aide à attirer vers soi les forces mentales de cette cause immortelle...

Et comme Alma, dans sa dalmatique rouge flottante aux longs plis, vient d'entrer dans la pièce, l'Aïa murmure encore, la regardant avec tendresse : — Voici notre lumière !

Alma sourit : — Toute vérité, toute beauté, dit-elle lentement, viennent de la vieille, simple, et profonde philosophie qui est la source d'où les religions vulgarisées ont tiré leurs eaux primitives, maintenant, hélas, si souvent viciées ou corrompues !

Alors, l'Aïa se lève, et fortement s'écrie :
— Le monde a besoin de libres chercheurs, non de croyants aveugles dont toute secte est pleine.

D'ailleurs, le mot *croire* n'existe pas dans la langue sainte. Le premier des quatre verbes sacrés, n'est-ce pas le verbe *savoir* ?

VII. — PSYCHISME

Alma a expliqué à Stella que la volonté est souvent trop active pour le libre développement de l'évolution des sens spirituels, et que l'ardente aspiration, calme et impersonnelle, lui est bien préférable. Aussi, elle lui a démontré que trop de sensibilité nuit à la sensibilité et qu'il faut arriver au contrôle même de la sensibilité. On doit avancer par la lumière de la raison et de la justice, ce qui est nécessairement l'abnégation. La sensibilité est bien différente de la sentiation et de la sensibilité contrôlée. Mais peu d'êtres sont capables d'être en état de sentiation, et c'est pourquoi, presque toujours, on confond sensibilité et sensibilité, ce qui est néfaste.

Dans la passivité, ou, pour ainsi dire, en l'inconscience des actions quotidiennes, se

trouve le mécanisme de la vie. Dans cette passivité, l'être s'élargit, et s'ouvre. Le Moi se fonde, s'étend, le Moi devient alors l'impersonnalité même. On obtient ainsi le rapport, le contact, avec ce qui pourrait être, avec l'Intelligence universelle.

Puis, Alma, patiemment, longuement, a fait reposer chaque jour son enfant psychique. Dans le repos profond, la sagesse non pensée, non manifestée, ne peut-elle se manifester ?

Alma, toute animée du souffle divin, était elle-même l'enseignement suprême. La liberté de son inspiration mystique était faite de sa maîtrise. Sa vie entière était une offrande perpétuelle, son aura un chemin de lumière entre le ciel et la terre. Une joie sereine y régnait, comparable au calme somptueux, doré, et doux, des très beaux jours d'automne.

Un matin, Stella se hâta de la rejoindre. — J'ai fait un rêve qui n'était pas tout à fait un rêve, lui dit-elle.

Alma sourit d'entendre la jeune femme répéter, sans le savoir, la parole de l'immortel poète anglais. Puis, elle lui exprima combien elle était heureuse que Stella ait pu être

consciente d'un si beau songe dans lequel elle-même avait un peu participé.

— Un peu ? s'écrie Stella... Immensément ! Et elle raconte les détails précis d'une vision, qui va l'aider à orienter son travail. Alma semble très heureuse : — Vous entrez dans la vraie vie, chérie. Vous avez compris beaucoup, cette nuit. Dorénavant, que toutes vos pensées tendent vers l'Unification, car une seule âme peut aider d'innombrables âmes...

Habituez-vous à garder le silence à l'égard des pensées et des conceptions grandioses devant les personnes qui leur sont — soit par nature, soit par inévolution actuelle — peu sympathiques, ou qui ne sont pas assez préparées. Ne parlez jamais de ces choses qu'à ceux qui les ont déjà rêvées un peu par eux-mêmes, à ceux qui s'éveillent, comme vous vous êtes éveillée cette nuit pendant votre sommeil. Il ne faut rien forcer. Il est inutile et sans raison, pour celui qui a soif de réalités plus divines, de tenir la coupe devant les lèvres de ceux qui ne désirent pas boire parce qu'ils n'ont pas soif.

La vie n'est pas ce qu'elle semble être. Elle n'est pas dans l'agitation. Cette grande effervescence, qui est un résultat de la vie, n'en dévient que le gaspillage. Ce gaspillage cause à son tour toutes les souffrances. Il ne faut pas confondre la vie avec son apparence, son gaspillage : l'agitation !

Votre songe vous ouvre un chemin nouveau. Elancez-vous en avant. Le mot d'ordre doit toujours être : courage, et en avant ! Nos efforts ne sont jamais perdus, dans cette grande éternité qui est notre actualité.

Mais le mouvement d'une habile amazone en selle est à peine visible.

En mesure de votre équilibre même, vos progrès se feront doucement, naturellement, sans heurt, et ils sembleront insensibles à ceux au regard desquels vous serez voilée, par leur inévolution même.

Dans l'état actuel des choses, les hommes ne vivent pas, ils se tourmentent par l'agitation de toutes espèces de déceptions dont le manque de connaissance est la cause. Ainsi, ils supportent à un degré très grand les mi-

sères qu'ils fabriquent eux-mêmes pour leurs chers eux-mêmes !

Il faut, pour réaliser une œuvre, se séparer des banalités, de cette surface d'activités qu'on confond avec la vie. La vie est faite de la pensée. Il faut vivre son rêve...

Les habitudes, les manières des êtres, sont actuellement étranges, et contrastent si singulièrement avec la vie psychique que cela entrave tout développement possible du vrai Moi.

On ne doit s'occuper des mesquineries humaines, ou des bavardages diminuants, que tant qu'on a le pouvoir de les empêcher : tout ce qui est mesquin est périssable.

C'est pécher que ne pas mettre sa vie à la hauteur de son idéal, et c'est trahir cet idéal. Il faut vivre son rêve...

Alma se lève, et tenant la jeune femme émue par la main, l'entraîne au jardin dans la roseraie admirable, où le Maître, parlant avec Ary, est occupé à greffer des rosiers. La journée est en fête de soleil dans l'épanouissement de mai triomphant.

L'Aïa, gaiement, le sécateur en mains,

ardent et lumineux dans sa fine robe bleue, avec la toque et la cordelière rouges, s'exprime en poète : — Quel beau son a la voix de la nature ! Quelle variété dans sa manifestation ! Elle chante, elle rit, elle se plaint, elle se réjouit, elle rayonne, elle éclaire, elle réchauffe, elle refroidit, même ! Et cependant, toute cette infinité, l'être humain seul peut la manifester !

Mais, hélas, ce qu'il y a de plus beau, le plus noble, l'essentiel, la vie même, demeure invisible !

Alma l'interrompt doucement :

— Heureusement, parmi les psycho-intellectuels, il y a ceux qui ont des sens spirituels assez développés pour sentir les forces divines, dont nos êtres dépendent...

Puis, elle murmure :

— Stella s'est souvenue, au réveil, ce matin...

Alors, l'Aïa regarde Stella avec une force inouïe. Ses yeux brillent d'un éclat inconnu. Sa gaieté devient grave, et pourtant reste jeune :

— Ary, me permettez-vous de vous quitter

un instant et m'autorisez-vous à me promener avec votre femme ?

Alma embrasse Stella, qui suit l'Aïa sur la grande allée bordée d'amandiers. L'allée des amandiers ! elle a une forme de faucille, et elle longe de grands champs surplombant toute la vallée. Elle monte vers la route de Sidi-bou-Médine. Elle zig-zague vers les hauteurs. Il semble à Stella ce matin que cette allée l'emmène très haut...

Le Maître, comme Alma tout-à-l'heure, lui parle de la vraie vie...

— Notre malheureuse civilisation rend les êtres superficiels, parce qu'elle ne tend que vers la vie extérieure manifestée. Ainsi, les choses ne sont qu'apparence.

Mais il y a ceux qui ne peuvent vivre que dans les profondeurs du réel. C'est pourquoi, autrefois, on disait de la doctrine sacrée « les eaux de la connaissance » : parce que la doctrine est plastique comme l'eau ; les initiés étaient comparés à de grands poissons, ne pouvant vivre hors des eaux de la connaissance. Celui qui veut s'y plonger doit se dévêtir de toutes les entraves des préjugés, afin

d'être baigné et fortifié, en tous ses degrés d'être, par cet océan grandiose vivifié des rayons du soleil de la sagesse.

La vie humaine diffère grandement de la vie stationnaire, minérale et végétale. Cette vie humaine est actuellement assez intellectualisée pour qu'on se fasse toutes sortes de misères — misères en surabondance ! — pas assez pour vivre réellement.

Mais il y a ceux qui ne peuvent s'épanouir que dans les profondeurs, et l'ambiance psycho-intellectuelle est indispensable aux psycho-intellectuels pour l'individualisation de leur vrai moi.

C'est pourquoi, un être complexe et intense comme Ary ne peut ouvrir largement ses ailes de lumière que parmi les siens, c'est-à-dire au milieu d'un groupe de *choisis*, de ceux qui, par affinité, l'entourent et le reçoivent, de ceux qui, par libre pathétisme, le suivent.

Ainsi qu'il a été dit : « A mesure que je monte les gradations, ceux qui sont en affinité, de bonne volonté me suivent ». C'est une classification naturelle.

Certains êtres ont la capacité de devenir

comme l'aimant, d'attirer par sympathie, et même de communiquer de leurs dons à ceux qu'ils touchent pathétiquement et intellectuellement, comme le fait l'aimant qui touche le fer. Ary, pionnier entre les pionniers, a ce don très rare. Et vous-même pouvez l'acquérir en partie.

Les mots diminuent la force, mais je ne peux m'abstenir de ma faiblesse, et je parle pour vous faire sentir la grandeur de la Cause...

L'Aïa commente alors intimement à Stella l'importance de sa vision...

Puis, il reprend : — Les illuminés ont besoin d'un entourage humain évolué et compréhensif. N'a-t-il pas même été enseigné que c'est « par ses formations que le Formateur se forme » ? Le noyau central s'enveloppe du fruit et de son écorce.

Souvenez-vous aussi que c'est par l'extérieur que vient le mal.

Le regard de Stella interroge un instant le Maître, car elle ne saisit pas clairement cette pensée. Alors, l'Aïa, sans mot dire, quitte l'allée et traverse une pelouse. Il cueille à

un arbre un abricot naissant qu'il apporte à la jeune femme : — Voyez ce fruit, dit-il. Il est encore sain en apparence. Cependant son écorce extérieure est déjà piquée d'un petit trou : c'est par le dehors que le ver l'a pénétré. Ainsi, méfiez-vous du profane, et des habitudes banales, et des exemples d'autrui, lorsque vous êtes au seuil d'une vie plus haute.

Il y a ceux qui réincarnent des individualités du passé.

Il y a ceux qui réincarnent seulement de grandes capacités, plus ou moins individualisées, ce qui est très différent.

Il y a ceux qui ne réincarnent que des forces, vitales ou autres.

Les besoins ne sont pas les mêmes pour chacun, et les conditions de la vie devraient être très diverses, selon ces gradations.

Mais, qui le comprend ?

Vous vous éveillez aux réalités immortelles. Vous sentiez qu'il y a, dans l'humanité actuelle même, malgré ses petitessees et son ignorance, de grands courants mystiques d'intelligence.

Cherchez les vôtres.

Vous avez le bonheur d'être aimée d'Alma, Alma, qui nous conduit tous en avant, Alma, qui, derrière ses pas, laisse un sillage diamantin ineffaçable... Et ce sillage diamantin qui vous a éblouie mène au perfectionnement de la pauvre humanité, ou plutôt au perfectionnement de ceux qui désirent le suivre...

L'Aïa est devenu songeur. Il marche en silence, et Stella n'ose troubler ce silence. Les oiseaux chantent. Une grande cigogne aux ailes immenses, au vol lourd, passe au-dessus des deux promeneurs sur le grand jardin paradisiaque. Des tortues éveillées par la chaleur du jour animent les pelouses.

Mais l'Aïa, en ce moment, semble loin de cet entourage physique dont la beauté charme Stella. Il murmure pour elle, comme s'il poursuivait son rêve intérieur : — Nul n'est responsable, si ses efforts manquent de succès. Et, hélas, en mesure de l'intensité même des aspirations, on trouve moins de cette réponse, de cette responsion des hommes, pourtant si nécessaire... Car l'accomplissement de hauts désirs ennoblit la vie et la rend

digne de son aspiration. Votre propre désir, votre propre aspiration, est une partie de votre propre être, et son moyen d'accomplissement.

Vouloir, c'est déjà trop actif : aspirez seulement ! A partir d'un certain degré d'évolution, chaque battement du cœur devient une aspiration, chaque respiration est une prière !

Et, après un nouveau silence que Stella sent chargé de forces prodigieuses, l'Aïa la regarde intensément et s'écrie : — Une seconde peut ouvrir une éternité !

Alma avec Ary paraissent au bout de l'allée. Le Maître salue légèrement Stella et les rejoint. Stella sent le désir d'être seule, pour assimiler, peut-être, tant de pensées reçues. Elle s'assied à l'ombre du cèdre magnifique plusieurs fois centenaire. La chaleur de midi la baigne délicieusement et le vent des montagnes apporte des parfums frais. L'odeur des orangers se mêle aux encens des Arabes, que l'on entend chanter dans le lointain. Stella rêve dans la beauté de la terre et du ciel, et Stella rêve de son rêve de la nuit. Et voici qu'elle s'assoupit. Elle croit aperce-

voir une lumière d'or qui avance vers elle, laissant tomber à ses pieds une couronne de roses roses. Et Stella s'endort d'un sommeil profond.

Après un court moment, elle ouvre les yeux ; Ary est auprès d'elle qui vient la chercher pour le repas de midi. Tous deux se hâtent vers la terrasse couverte où l'on dîne.

Mais le soir du même jour, voici qu'Alma appelle son enfant psychique et lui offre une couronne de roses roses admirables de la roseraie de Zarif qu'elle a cousue pour ses cheveux blonds ; et elle lui dit en souriant :

— Est-elle aussi jolie que la couronne de roses lumineuses qui a été déposée ce matin à vos pieds ?

Stella se souvient de sa vision sous le cèdre, et elle s'émerveille encore de la conscience d'Alma : — Comment ! vous l'aviez-vue aussi ? s'écrie-t-elle.

— Oui, chérie. Car l'affinité et le pathétisme unifient les auras si harmonieusement qu'elles se reflètent les unes les autres.

VIII. — DE LA VIE

Depuis ce jour, Alma fit chaque matin pour les cheveux de Stella une couronne de roses, tantôt blanche, ou rose, tantôt rouge profond ou de nuances mêlées, tantôt massives ou fines, d'une variété aussi éblouissante que leur beauté. La jeune femme les portait avec reconnaissance, comprenant combien elles étaient symboliques d'une tendresse qui était une auréole.

Cette auréole lui enveloppait le front, la partie pensante la plus haute de son être, tout en l'embellissant du luxe des splendeurs saines et naturelles de la terre.

Immense enseignement ! Car la Grande Initiée, qui aimait tant la vie, exaltait la beauté et conseillait aux femmes de songer à la manifester intensément, en demeurant spiri-

tualisées. La culture de l'épanouissement doit demeurer noble, et ne laisser aucune place pour la frivolité, ni pour la coquetterie absorbante et mièvre. Cette attitude représentative des beautés de l'esprit, Alma en était une image. Tout son être vivait dans la grandeur, simplement, sans affectation. Quel exemple parmi les humains qui, toujours, confondent la grandeur avec l'orgueil ou l'ostentation !

Alma aimait les indigènes qui l'entouraient, comme des enfants encore très enfants, mais dévoués, naïfs, et beaux. Les Arabes d'alentour la vénéraient, et ils appelaient, entre eux, « le Marabout », ce Maître qui n'était cependant pas de leur peuple, et qui était venu, de loin, se fixer chez eux il y avait plus de vingt ans déjà, car ils en devinaient les puissances secrètes. Il n'était pas rare de voir des hommes, des femmes et des enfants du pays, qui allaient et venaient librement dans le parc, conduire vers l'Aïa des amis malades afin qu'il les guérisse. La bonté d'Alma rayonnait sur eux, malgré la retraite qu'exigeait son travail. Elle était leur grande conseillère et confidente.

Ary et Stella s'étonnèrent un jour de voir une riche jeune femme arabe rendre visite à Zarif pour annoncer une grande et heureuse nouvelle : le mariage prochain de son mari avec une quatrième femme. — Il nous donne à toutes beaucoup de bonheur, disait-elle, il est si gai, si tendre, si aimable, si dévoué ! Mais, en réalité, ce n'est pas trop de quatre femmes pour servir un homme comme lui ! ou pour le calmer quand il est en colère !

Les deux femmes du fermier de Zarif étaient aussi comme deux sœurs, et s'entraidaient dans les soins du ménage et pour s'occuper de leurs enfants, six charmants bébés qui animaient les jardins d'enbas.

Ary et Stella admirèrent la Maison de refuge pour les femmes, à Tlemcen, comme il en existe dans toutes les villes arabes, où celles qui ont des motifs réels pour divorcer peuvent venir s'installer, avec leurs enfants, (car ce sont les mères, et non les pères, qui ont droit sur eux) et avec tout ce qu'elles possèdent, libres d'y vivre comme elles le veulent, aux frais de leurs maris.

Un matin, entendant sous leur fenêtre des musiques arabes, Ary et Stella eurent la surprise d'apercevoir dans la seconde cour inférieure devant la maison des fermiers, une trentaine de femmes, toutes assises en rond, accompagnant avec la derbouka, et par la voix, les mélopées d'une sorte de troubadour arabe qui, lentement ou frénétiquement, suivant la courbe du récit, déroulait pour elles les histoires du passé. Quelques hommes, debout derrière, mêlaient par instant leurs cris aux enthousiasmes rythmés de tous. Et le battement des mains, frappées l'une contre l'autre, servait d'accompagnement régulier et monotone, docile au mouvement des chants.

Cette réjouissance, commencée dès l'aube, continua jusqu'au repas de midi, et reprit après le déjeuner jusqu'au soir. Les enfants allaient et venaient, mais les femmes, sous le charme, ne bougeaient pas. Elles étaient belles, pour la plupart, sans les voiles qui les cachent sur les routes ou à la ville, et sobrement drapées de courtes tuniques aux couleurs ardentes. Bientôt, plusieurs d'entre

elles s'endormirent. Elles dormaient du sommeil de transe, provoqué par la musique berceuse et par les forces magnétiques du conteur.

Au soir, les hommes conduisirent le troubadour faire ses ablutions dans le bassin carré de la cour, en bas de la roseraie. L'Aïa expliqua à ses hôtes qu'une des sources qui descendait de la montagne et qui alimentait les frais ruisseaux du jardin, avait formé un petit étang dans une des grottes qui bordaient Zarif, vers Sidi-bou-Médine. Cette grotte sans issue était très obscure, et on avait découvert que les poissons qui y vivaient étaient sans yeux. Ce phénomène avait paru étrange, donc miraculeux, aux Arabes : et c'était là une des raisons qui conservaient au bassin de la cour sa réputation d'eau sacrée, car les eaux de sa fontaine provenaient de la même source.

— En vérité, ajouta l'Aïa pour qui toutes les choses de la vie étaient sujet d'enseignement, en vérité, ce phénomène des poissons aveugles n'a rien de miraculeux, mais il est tout naturel : c'est la fonction qui crée

l'organe. En n'exerçant pas la vue, elle s'éteint. De même, les sens spirituels, jamais exercés dans le monde profane, se sont atrophiés dans notre humanité trop matérialisée. Il faut se développer pour que la conscience plus intellectualisée puisse attirer des forces plus hautes. C'est par l'évolution de l'humain que l'involution divine peut être reçue. Il y a éternellement ce double mouvement : ce qui monte de la terre vers le ciel, ce qui descend du ciel vers la terre. Toute évolution se poursuit en spirale ascendante, toute descente des forces en spirale descendante. Cette attraction par affinité doit être intense. Les mystiques figés dans une attitude inerte et guindée, qu'ils confondent avec la spiritualité et qui n'en est que la caricature, attirent bien peu des grandes forces célestes.

C'est toute la vie qui doit devenir une aspiration, une aspiration ardente, pure et joyeuse. Car la joie est sainte ! « Les étoiles du matin chantent la gloire de Dieu. » N'a-t-il pas été dit : « Que ton vêtement soit blanc en tous temps », et, aussi, « qu'un cœur

joyeux vaut une médecine » ? On doit se donner de bonnes espérances et cultiver l'expansion des nobles joies bienfaisantes. Et il faut accompagner ces bonnes espérances d'un désir et d'une volonté donnés pour leur réalisation.

Des torrents d'enthousiasme semblent X
fluer du Maître, lorsqu'il s'écrie, les yeux extasiés de lumière : — Si l'on comprenait les trésors inconnus, les splendeurs cachées de la vie ! Si l'on soulevait les apparences pour comprendre le réel ! Si l'on s'éveillait des sommeils inconscients ou des activités trompeuses pour apercevoir les merveilles de la Terre des Promesses !

La vie est universelle, elle est en tout et partout, elle contient tout ; elle s'élance de la conscience jusqu'à l'inconscient et elle rayonne de l'inconscient jusqu'à la conscience, elle est dans l'organisé et dans l'inorganisé, dans le latent et dans le manifesté.

La Vie ! Première manifestation de l'Impensable, vêtement illimité du mystère ! Que connaissons-nous, sinon la vie ?

Le mot *néant* n'existe pas dans la langue sacrée. La forme change, la vie demeure, la vie est, et sera, éternellement. Et tout est immortalité !

X Par la plasticité et l'impersonnalité, l'être, en se soumettant, se trouve, en se donnant, il s'unit et s'individualise. (Les germes dont la vie est faite sont en transformation continue, et les humains, ces germes, se mélangent avec cette immensité) en luttant continuellement pour saisir ce que nous appelons : la conscience.

Les choses sont ; mais comment sont-elles ? qui comprend ? qui pénètre les causes des apparences et les racines des événements ? ces racines qui sont dans les hauteurs, ainsi qu'on a symboliquement comparé les chevelures des hommes à leurs racines...

Qui pressent les efforts des formateurs pour évoluer la matière, et les réactions douloureuses de celle-ci par son manque de plasticité même ?

La terre est trop malheureuse — sous des apparences de civilisation — pour que tant de désordres n'amènent pas des réactions pénibles. Plus on aspire à adoucir la violence

de ces réactions, plus il faut travailler à illuminer les âmes. La guerre est le péché par excellence, par ce que la vie est sacrée. N'a-t-il pas été dit que « le moment de la plus grande obscurité précéderait celui de l'avènement de la lumière » ? Comme l'aube du jour est précédée de la nuit la plus opaque. XA

Que sont les éruditions, les spécialisations, les sciences et les arts divers, à côté de la science des sciences et de l'art des arts, la science et l'art de vivre, le grand Travail de l'amélioration humaine ?

On se torture pour beaucoup de choses. Mais pourquoi donc gaspiller l'énergie des bonnes volontés si précieuses sur mille problèmes secondaires, tant qu'on n'a pas résolu le seul problème fondamental, le seul désir cosmique inéluctable, la seule chose nécessaire, la conservation de la conscience dans l'harmonie terrestre ?

Magnifiques sont les possibilités ouvertes devant la vie individualisée ! En la vie et par la vie, toutes choses sont.

Nous ne connaissons rien que par la vie. Elle est le vêtement universel, la manifestation de

la Cause inconnue, la réalisation même de la Cause. (L'origine prend conscience dans son émanation.)

C'est par sa formation que le formateur se forme. Il faut que le miroir humain, c'est-à-dire la vie qui est en l'humanité, prenne rapport avec ce qui doit être manifesté, c'est-à-dire la vie universelle.

Ne nous décourageons pas. Le découragement est une ombre qui demeure dans les brumes de l'ignorance et qui doit s'évanouir au contact de la lumière. L'ombre n'a pas de place définitive. Dès qu'on approche le flambeau, elle disparaît !

— Maître, vous êtes inépuisable, murmure Ary.

— Qui pourrait être limité en parlant de l'illimité ?

J'espère que le balbutiement de mes paroles qui expriment si mal ces infinis, touche un peu les cordes de votre harpe humaine, qu'elles feront chanter en vous les refrains éternels et les vibrationns de cette immensité — si peu connue, et tant gaspillée : La Vie !

++

IX. — EXPÉRIENCES

Le repas du soir venait de finir, qu'avaient animé et illuminé les hautes causeries aux vastes perspectives.

Il semblait que les larges horizons de Zarif s'élargissaient toujours davantage devant l'intelligence audacieuse. On comprenait mieux que partout, dans ce home béni, pourquoi et comment le verbe *Oser* est un des quatre verbes sacrés.

La maison de l'Aïa, c'était, d'une part, l'oasis de la plus haute Tradition, vénérée, gardée à travers les âges par ceux qui en ont reçu le dépôt oral, — commentaires qui donnent le sens profond des livres, permettant de les saisir, de les approfondir, de les vivre ; et c'était, d'autre part, la demeure du libre épanouissement de cette Tradition même,

agissante, progressive, s'élançant depuis les souvenirs du passé le plus lointain jusqu'au rêve restitutionnel le plus ardent.

— La Tradition est éternellement, comme elle est éternellement vivante, disait le Maître : nous sommes les anneaux d'une chaîne ininterrompue.

Certes ! Lui et sa sainte Compagne étaient les transmetteurs si activement illuminés par le flambeau millénaire que leurs êtres mêmes étaient sources de lumière. Autour d'eux, une vérité aperçue n'était jamais une conception définitive, mais une marche d'accès pour atteindre plus haut.

— Tout est relatif, répétait sans cesse l'Aïa. Il n'y a rien de fixe. La vie est dans l'expérience, dit-on, et cela est vrai... Mais, je vous avouerai, aussi, que l'expérience est le seul chemin... pour les imbéciles ! Car il vaut mieux devancer et éviter l'expérience par l'usage de l'intuition, de la prévoyance, ou de la prédilection.

L'équilibre absolu n'existe pas. L'équilibre n'est que le balancement, l'oscillation de la balance, en perpétuel mouvement vers l'équilibre.

La majorité des soi-disant chercheurs ne cherchent pas réellement et librement l'acquisition de cette partie de la connaissance qui est la sagesse, mais ils cherchent seulement une cheville commode, sur laquelle ils puissent attacher et suspendre leurs opinions, — ou plutôt les opinions d'autrui qu'ils ont adoptées comme leurs. Ce serait excusable si cette cheville commode n'était qu'un échelon momentané. Or, elle est, en général, l'arrêt du progrès. Elle prend vite l'aspect d'une installation définitive.

Les hommes aiment beaucoup les installations définitives. Actuellement, dans les transformations incessantes et rapides du monde, qu'y a-t-il de définitif, sauf le but vers lequel on tend : la manifestation de la lumière !

Donc, il faut mettre ses rêves au plus haut. « Rien de nouveau sous le soleil », a dit sagement le Roi Salomon...

Pourtant, n'a-t-il pas été murmuré, plus tard : — Mais, au-delà du soleil ?...

Le repas du soir venait de finir. Il avait eu lieu, cette fois, dans la belle salle à manger oblongue aux teintes de turquoise, la pluie

ayant rafraîchi le temps. La secrétaire venait de quitter la pièce pour terminer un travail pressant. Le domestique avait desservi la table très longue, et la nappe seule y était encore posée.

Stella, songeuse, dit doucement : — Maître, ne pourrions-nous, ce soir, essayer quelque expérience ?

Elle n'avait pas achevé sa phrase que déjà la nappe se repliait seule, sur elle-même, sans que personne la touchât ; peut-être sous la pression de deux mains invisibles, qui sait ?

Stella poussa un cri émerveillé. La nappe se pliait toujours, en deux, en quatre, en huit, et lorsqu'elle fut complètement et soigneusement rangée comme un petit carré, elle glissa tout le long de la table, et elle vint, pareille à une chose vivante, se blottir sur les genoux de Stella.

— Les forces, ce soir, répondent avec sympathie, et bien vite, à votre désir, lui dit gaîment Alma.

Alors, la grande table massive devint légère et parut de liège. Il semblait que la pesanteur n'existait plus tant elle se soulevait,

tant elle courait dans la salle, revenant à sa place sur un signe du Maître.

A sa demande aussi, une petite sonnette, posée sur la cheminée, traversa toute la pièce, en un instant plus que rapide, pour se poser sur la table, et elle rythmait constamment le temps, en s'élevant dans les airs pour sonner.

Un énorme coussin très lourd, qui était sous la table, se trouva posé sur elle, en une seconde, et, à la question de Stella demandant s'il était vrai que les forces puissent effectuer des apports de fleurs, les quatre personnes présentes furent immédiatement couvertes de fleurs, et la table aussi en fut jonchée : C'était spécialement des centaines et des centaines de petites étoiles blanches parfumées, comme si un coup de vent magique avait secoué la neige des immenses oliviers centenaires du jardin et en avait soupoudré les objets.

— Ces phénomènes sont une partie de la science sacrée à condition d'être surveillés et réalisés scientifiquement, expliqua l'Aïa.

S'y livrer sans comprendre combien est

rare la présence d'êtres psychiques élevés et combien est plus fréquente la communication avec les propres inconscients des personnes présentes, est chose dangereuse.

Les forces médiumniques puissantes attirent, par affinité, des forces invisibles, mais il faut savoir, et pouvoir, protéger hiérarchiquement l'expérience, afin que ces rapports, s'ils se produisent, soient contrôlés. On ne doit pas prendre des contacts au hasard dans la vie; encore moins dans la vie nerveuse et psychique, car l'aura de la terre n'est pas uniquement peuplée de lumineux courants.

Cette soirée ne fut que le début d'une série d'expériences qui se déroulèrent régulièrement pendant plusieurs semaines. Elles ouvrirent les portes closes de certains puits scellés et elles apprirent beaucoup aux jeunes néophytes, tant sur le développement de l'être que sur les rapports avec l'entourage immédiat ou lointain, ou sur l'alchimie aurique, — consciente ou inconsciente — ou sur la matérialisation...

Ces phénomènes avaient lieu aussi bien en

plein midi, en pleine lumière; que le soir, éclairées par la lampe, aussi bien au-dehors, sur les terrasses, que dans la salle close.

Ary fut intéressé de voir combien les réactions de l'être physique ont d'importance sur les forces qui, attirées par affinité, s'éloignent facilement dès qu'une parole, ou même une simple pensée trop active, agitée, ou peu en harmonie avec l'ensemble fluide, trouble une seconde l'atmosphère.

— Combien, pensait-il, cette constatation ouvre-t-elle de perspectives sur l'importance de nos moindres pensées, de nos moindres réactions nerveuses! Combien il faut veiller, aussi, sur l'harmonie aurique, et former, autour de soi, un entourage en affinité réelle, confiant, pur, calme et uni!

— Cette union aurique des êtres entre eux est la base pour toute grande manifestation, dit Alma.

Stella remarqua, avec étonnement, un soir, après une séance spécialement intense, que la broche de son corsage se trouvait aimantée. Chacun chercha les moindres épingles de la pièce ou les objets en fer, et on s'aperçut que

tous étaient également transformés en de petits aimants, phénomènes venant des puissants fluides magnétiques émis, expliqua le Maître.

— Ce magnétisme n'est-il pas comme une matérialisation même de la force pathétique, cette force suprême, cette force d'amour qui lie tous les mondes entre eux ? dit Alma.

L'Aïa sembla se transformer et son visage rayonna : — Plus puissant que la vitalité est l'intelligence, qui cherche sans cesse à former et à transformer sur l'Azerte tout ce qui vit et, par conséquent, tout ce qui existe pour sa plus parfaite manifestation.

Plus grande que la force intellectuelle est la force spirituelle, qui cherche sans cesse à classer, à purifier, à élever, à magnifier l'intelligence, comme la force intellectuelle cherche à former et à reformer la vitalité.

Mais la suprême force universelle est la force pathétique, la plus grande entre toutes, celle qui influence tout ce qui est et dont les sources sont vastes comme les océans...

En vérité, le seul lien réel qui relie les êtres entre eux est la force pathétique. Là, toute

chose vibre, palpite, germe, tout engendre des causes et des effets dont, selon notre développement, nous sommes plus ou moins conscients.

Ces expériences vibrantes, pendant lesquelles la matière la plus lourde, même, exprime l'Esprit, ne sont vibrantes que par l'intensité de nos désirs pathétiques.

X. — NUITS D'ÉTOILES

Les nuits d'étoiles à Zarif devinrent splendides et féeriquement lumineuses. Alma et l'Aïa entraînèrent leurs hôtes en haut de la grande terrasse supérieure, celle qui servait de toit à toute la maison et qui dominait le parc et les vallées. De là, les petites lueurs vacillantes de la terre, au loin, semblaient très lointaines, parmi les masses argentées des grands arbres, tandis que les astres éclatants du ciel paraissaient proches.

— Le monde des étoiles ! dit Alma. Quels mystères et quels enseignements ! Une étoile diffère d'une autre étoile autant qu'un homme d'un autre homme. Comme elles sont vraies, les paroles de Téraï le Chaldéen au sujet de la science des astres : « Grand est le progrès de l'étudiant de cette science lorsqu'il sait qu'il ne sait rien » !

Clares et belles sont les planètes qui brillent au firmament, pleine de charme est la douce radiance de la lune, mais quand le soleil se lève, elles disparaissent toutes dans son flamboiement.

Mars, à l'aura cramoisie, n'est-elle pas actuellement la planète qui annonce le matin ? Merveilleux en sa sagesse est l'enseignement des mondes stellaires ! Celui qui peut lire dans les pages de ce livre sublime est maître de l'empire sphérique matériel. Mais toute la philosophie des mondes stellaires, avec ses symbolismes multiples et voilés, ne peut qu'indiquer certains événements possibles, certaines circonstances probables, dans la vie des hommes, des nations, des planètes ou des soleils. La fatalité n'existe pas. Les forces des astres ne peuvent influencer que ce avec quoi elles sont en affinité. Et, de plus, dès que les hommes s'attachent à l'Unité divine, ces influences astrales deviennent secondaires pour eux.

La lune, en un croissant de lumière, éclairait les montagnes ; un vent chargé de lys et de jasmin parfumait la terrasse. De grands

oiseaux de nuit s'élançaient vers la plaine, et le murmure assourdi des fontaines rythmait doucement la grande paix des mondes, dans la splendeur de la nuit africaine.

— La vie est si belle, mais l'homme ne sait pas s'en servir ! soupira Alma.

Elle embrassa la jeune femme et lui passa la main sur les cheveux, d'un geste qui était à la fois une caresse et une bénédiction.

— Les auras humaines sont en affinité avec telles ou telles auras planétaires. Il y a aussi des êtres représentatifs, en rapport avec tel ou tel groupe d'étoiles, disait le Maître à Ary. Les étoiles parlent et se répondent entre elles, sans avoir ni paroles, ni langage.

— Comme les eaux d'un lac reflètent les mondes stellaires lorsqu'elles sont immobiles, de même les passives sensibles, en repos, reflètent les lumières dans l'extension, qui, par leur intermédiaire, éclairent les formations azertes, depuis les plus obscures jusqu'aux plus radiantes, reprit Alma. Il a été dit que ce qui est tracé sur la terre peut être comparé à une marque faite sur le sable de la mer. Ce qui est reçu peut être changé.

Mais les mondes stellaires du vaste empire sphérique ne changent pas et ne peuvent guère changer, car, dorénavant, il n'y aura parmi eux aucune division nouvelle.

L'intelligence des étoiles humaines peut entrer en rapport, par affinité d'origine et par affinité de lumière aurique, avec l'intelligence des multitudes célestes, qui se réfléchit en elle.

La terre est obscure, et trop de générations souffrent et se débattent dans l'ombre. Il y eût pourtant, toujours, quelques étoiles humaines, il y eût pourtant toujours, parmi les masses ignorantes, ceux qui savent que tout est relatif et que, dans l'ombre même, il y a de la lumière...

Alors, Stella murmure :

— Mais, les Initiés, qui ont tant enduré, n'ont-ils pas toujours été incompris ?

Alma l'interrompt : — Sans le travail lourd des Initiés à travers les âges, le monde serait encore à l'âge de pierre. Les souffrances des Initiés à travers les siècles n'ont pas été vaines. S'ils ont tant lutté, la vie universelle, à cause d'eux et par eux, s'est spiritualisée.

Que seraient les civilisations et les hommes sans le rayonnement des grands livres sacrés ?

L'Aïa affirme gaiement : — Sans doute, des légumes !

Et Alma poursuit : — Certaines auras humaines éclairent les ténèbres du monde, comme le rayonnement des astres illumine la nuit.

Entre ceux qui ont travaillé et enduré ensemble sur la surface de la terre pour la Restitution, il existe un puissant chaînon, quoique les mailles en soient parfois trop faibles pour une consciente sentience.

Aussi plein de vérité que de beauté est l'idéal, qui est le réel, pour ceux qui ont affinité avec cet idéal et soif de lui !

— Il y a les constellations célestes immortelles, comme il y a les constellations d'âmes humaines, remarque Ary.

— Vous touchez une corde de l'éternelle note de l'éternelle symphonie, reprend Alma. Parmi la multiplicité des sons de voix qui entourent notre être immédiat, parmi les souvenirs du passé, qui n'est que le présent, votre venue fait un écho et un ré-écho harmo-

nieux du passé, du présent et de l'avenir, qui ne font qu'un...

Alors, un profond silence chargé de l'immensité de la nuit et de grandeur humaine parut vibrer tout en haut des montagnes aux sommets nimbés de douceur et se répercuter de cime en cime, comme il palpitait dans la profondeur des consciences émues, comme il semblait chanter dans l'infini des astres.

L'Aïa offrit le bras à sa sainte compagne et chacun épanouit son rêve jusqu'aux étoiles...

Puis, le Maître dit : — Tous ceux qui ont complètement individualisé les quatre degrés d'être sur la terre, en hommes, habitent la terre actuellement, ou bien dans le degré mental ou psychique, ou nerveux, ou nerveu-physique, soit activement, en travaillant, soit passivement, dans le repos de réparation ou d'assimilation de forces.

Ceux qui peuvent vivre les pensées ont le gage, la promesse de l'immortalité.

Ceux qui ne vivent que dans l'activité, s'ils font tout le bien qu'ils peuvent, sont encadrés, par ce bien même, dans l'harmonieuse et

universelle loi de la vie. Indirectement (c'est-à-dire inconsciemment) ils se préparent pour la vie, non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle pourra être.

La vie n'existe que par la pensée.

Notre but est que l'homme travaille et vive pour avoir plus de contrôle sur les événements. Ainsi, il prépare sa vie future.

La généralité du monde personifie le diable même ; pas en forme, mais les instincts passionnels individualisent, pour ainsi dire, ce qui n'est pas nécessairement individuel.

— Notre œuvre dépend des peu nombreux, reprend Alma.

Et l'Aïa : — Certes. Pourtant, la grande Reconstruction, ou Ré-unification, ne peut se faire qu'à l'aide de l'intermédiaire humain. Comme Alma le rappelait mélodieusement tout-à-l'heure, l'actualité est, était, sera. L'actualité est notre lieu d'action. Tout notre être est centralisé dans l'actualité. Notre moi, cet atôme d'un atôme stellaire, n'est rien s'il s'arrête à lui-même ; il est notre tout, notre infini, si, de reflets en reflets, il reflète jusqu'à sa Cause divine.

— Les époques où, sur la terre, les petites étoiles ont chanté les grandes étoiles, où les grandes étoiles ont chanté ce qui est cosmique, furent des moments bénis, ajoute Alma.

— Dont cette nuit sublime est une image ! s'écrie Stella. Elle a tant de clarté qu'on pourrait lire, comme en plein jour !

— Parce que l'atmosphère est pure, parce qu'il n'y a aucun nuage, répond Ary.

Et l'Aïa conclut d'un accent prophétique : — N'a-t-il pas été dit : « Les justes brilleront comme des étoiles, mais ceux qui en ont amené plusieurs à la vérité brilleront comme des soleils, à tout jamais ! » Nous travaillons pour que vienne le temps, qui sera le Sans-Temps, où toujours les petites individualités chanteront sur la terre les grandes individualités, où toujours les grandes individualités chanteront Ce qui est cosmique !

Alma prit la main de Stella, et elle murmura : — Levez les yeux vers le ciel, et voyez la voûte étoilée. En vérité, même parmi les parties obscures du lit, qui semblent vides d'étoiles, il n'y a pas d'obscurité en tous les degrés : en effet, les espaces qui paraissent

sombres sont remplis par les mondes stellaires du degré nerveux, et des astres invisibles brillent, au-delà du visible.

Il n'y a jamais de nuit totale, tout est rempli d'étoiles !

Dans cette certitude, demeure beaucoup de consolation... et de grandes espérances...

XI. — SOLEIL D'ÉTÉ

Le soleil de la fin de juin est brûlant. Tout le jardin bourdonne. Le vent même apporte du désert la chaleur et parfois le sable.

Sur la route des Cascades, des caravanes de bédouins ou de marocains, avec des files de chameaux fiers, et indifférents à leurs lourdes charges, passent lentement.

Le soleil semble animer la nature, mais endormir les hommes.

Ary et Stella sortent de leurs chambres dès le petit matin pour venir s'asseoir sous l'immense cèdre centenaire au bord du frais ruisseau. Une étrange fleur très rouge, en haut d'une tige de deux ou trois mètres, a poussé et s'est ouverte en une nuit. Les jardiniers arabes fauchent les grandes pelouses sèches de Zarif et le foin coupé

embaume. Les jeunes gens respirent la beauté orientale et Stella ramasse les innombrables fleurettes que la faux des travailleurs fait tomber. En dessous de la roseraie ardente, elle aperçoit Alma qui, à l'ombre des grenadiers, est déjà installée à écrire. Une vaste atmosphère de travail et de rêve semble l'isoler des choses. Sans doute pour qu'elle soit plus près encore de l'essentiel. Alma écrit ce que son âme entend et voit au-delà du voile, elle écrit sans relâche ce que la connaissance infinie dicte en elle, elle écrit les paroles qui chantent d'âge en âge pour le progrès des mondes, elle écrit comme en prière...

Tlemcen, vers l'est, est nimbé de brume matinale ; le fin minaret rose de la mosquée élance vers le ciel sa petite tour carrée, couronnée d'un nid de cigognes. Ary songe à d'autres tours carrées, plus hautes encore... à celle du haut de laquelle, dans le passé lointain, Ebonnoh, en contemplation, entrait en rapport avec les Intelligences Libres. Il entend, en sa mémoire, l'écho des récits sublimes donnés par ses initiateurs dans les Livres Cosmiques ; il médite cette page du

CHALDÉEN : « *J'ai gravi la tour carrée, la tour à quatre angles. C'est à l'est, au nord, au sud et à l'ouest que sont les quatre angles. Par le pouvoir des forces de l'Amour et de la Vie, de la Lumière et de la Puissance, qui, par évolution, sont prêtes pour la manifestation utile, j'ai gravi un à un les degrés en approfondissant leur secret...* »

Et Ary aperçoit l'enseignement unique apporté en cette histoire, tant sur la connaissance des réincarnations que son séjour à Tlemcen lui a permis d'approfondir, que sur la venue de Malek-Zadek, roi de Justice, et le départ de l'Initié vers le Pays du Soleil-Levant...

Ary songe avec une admirante et reconnaissante vénération au travail immense de ses initiateurs, qui, retirés depuis tant d'années dans la solitude de ce petit coin du monde, à Tlemcen, déversent sur la terre ignorante la lumière de la doctrine et transmettent inlassablement les œuvres grandioses de la Tradition Cosmique, offrant ainsi, à ceux qui peuvent les comprendre, de nouvelles parties de l'antique connaissance, reçue d'âge en âge.

Il pense aux grandes causeries inoubliables où le Maître lui a confié tant de choses, il évoque cette existence inouïe de lutttes et d'efforts, et toutes les étapes parcourues, et toutes les actions réalisées...

Il se représente l'Aïa, jeune encore, lorsque déjà conscient de sa haute mission, et venant de quitter les collèges d'Initiation, il parcourait tous les pays du monde, en Europe, en Amérique, en Asie...

Il rêve à sa rencontre providentielle avec Alma, si mystiquement accomplie...

Il souffre de penser que deux soleils humains de cette grandeur sont ainsi voilés, par les nuages même de l'ignorance humaine. Pourtant, une parole qu'Alma a dite chante en son cœur comme une espérance : — Notre œuvre dépend des peu nombreux...

Mais voici Stella, les bras chargés de gerbes de fleurs, qui revient près d'Ary. Il regarde la jeune femme, courant dans le matin d'été, et il interrompt sa méditation.

Stella vient de pousser un petit cri d'effroi en apercevant un serpent qui, tout enroulé

sur lui-même, dort paisiblement au pied d'un olivier.

— Ces serpents sont inoffensifs, lui dit Ary. Ne crains rien. Regarde vers la vallée, un curieux lézard vert qui atteint bien cinquante centimètres de longueur ; il ressemble à un petit crocodile.

— Plus bas encore, à travers les champs en pente, répond Stella, quelque chose que je n'aperçois pas, secoue et couche les épis...

Les deux jeunes gens se lèvent et, étonnés, ils voient un second serpent d'une longueur et d'une grosseur impressionnantes qui, à vingt ou trente mètres au-dessous d'eux, traverse si rapidement les champs que le sillon qu'il trace semble une trajectoire lancée électriquement.

A cet instant, l'Aïa paraît, suivi de son chien blanc. Il vient de repêindre, dit-il, les corridors et les murs de la terrasse du premier étage, car il est lui-même l'ouvrier de sa demeure, en serrurerie, en maçonnerie, en menuiserie, ou comme peintre en bâtiment.

— Les anciens sages connaissaient tous un métier manuel, ajoute-t-il. Cela repose l'esprit, et cela l'oblige aussi à une sorte de pré-

cision excellente. La nature est un livre fécond. Il faut prendre avec la matière des contacts directs que seul peut donner le travail. Vous connaissez l'histoire de cet initié refusant la connaissance au jeune aspirant qui n'avait pas accepté de cultiver son jardin ? Il y a là un profond enseignement.

— Vos mains si expressives sont comme un emblème de votre habileté et de votre art, Maître, dit Ary.

Et Stella admire la finesse élégante de ces longues mains nerveuses de sculpteur — car l'Aïa est aussi un sculpteur de talent — de ces mains souples, qui semblent remuer de la lumière et sculpter l'esprit.

— Je suis surtout très adroit pour fabriquer mes cigarettes, n'est-ce pas ? sourit le Maître : on fait bien ce qu'on aime bien.

Avec une rapidité déconcertante, il façonne en effet des cigarettes sans arrêt, et la fumée nimbe son front de clarté.

Stella lui montre le petit serpent qui dort enroulé. — Vous n'avez pas le désir d'entrer en communication avec lui, comme Ève au paradis terrestre ? dit-il. Cependant, cette

forme en spirale n'est-elle pas le symbole de l'évolution même ? Il faut aller et venir, et revenir sur les choses, revenir sur les mêmes choses à un plan supérieur, former ainsi la spirale évolutive ascendante qui rejoint la spirale involutive descendant des hauteurs. Car l'esprit est rarement reçu directement et, pour pénétrer la matière, il doit tourner en des volutes spirales.

Aux époques de classification et de reclassification des matérialismes, les Attributs de la Cause Cosmique, ces grandioses qualités divines, ont produit l'un après l'autre des émanations. Ces émanations ont attiré, par affinité, la partie la plus raréfiée, la plus lumineuse parmi la matière mélangée des matérialismes, et s'en sont revêtues pour pouvoir y agir. Chacune de ces émanations, travaillant dans cette matière mélangée, y a produit, en chaque état de densité, des formations à sa similitude. Les émanations se sont dilatées et expansées pour chercher et trouver la réceptivité et la resposion des densités qu'elles ont pénétrées : c'est pourquoi il a été dit qu'elles se déroulaient en spirale.

Chaque grand formateur se reposait, après avoir pathétisé, spiritualisé, intellectualisé et vitalisé chacun des états des matérialismes. Dans le repos, ils se concentraient, et cette concentration réattirait les forces expansées autour d'eux : ainsi, ils s'enveloppaient d'une forme sphérique au centre de laquelle ils reposaient.

Les sept attributs de la manifestation classifièrent tour à tour le monde. Aujourd'hui, nous vivons la septième époque, celle où le travail aspire vers la Justice, celle où doit régner l'Attribut de Justice, actuellement encore méconnu.

La classification de cette septième époque est notée au premier chapitre de la Genèse dont le raccourci savant contient un océan de connaissance. Les sept jours de la soi-disant création s'étendent sur des périodes immenses ; création ne veut rien dire, et le mot créer, sortir du néant, n'a jamais été écrit en ces monuments de la pensée. Il s'agit de former, de classer le tohu-bohu primitif, et c'est l'œuvre d'Elohim, le divin formateur, œuvre que l'homme doit aider, poursuivre,

achever. Il n'y a point d'évolution sans l'Homme — je parle de l'Homme évolué — dans quelque degré que ce soit : d'où il suit que l'homme est nécessaire à la perfection de la Cause, même !

Par l'Homme, doit se perfectionner tout le cosmos de l'être. Ceux qui entendent sentent qu'il vient d'une Cause divine, au-delà même des intelligences libres.

Ceux qui entendent savent qu'en lui doit, un jour, briller la lumière de cette Divine origine, afin qu'il devienne le temple du divin Habitant...

L'Aïa marchait d'un pas rapide dans les allées ombreuses du parc. Il parla longtemps des versets du Bereschith, dont chaque mot, chaque lettre, est un enseignement de vie. Il parla de la misère humaine et de la grandeur humaine. Il parla des causes profondes qui, en spirales, évoluent la terre. Sa gravité s'augmentait de l'émotion des deux jeunes gens qui le suivaient en silence, retenant d'autant plus en leurs cœurs chacune des paroles précieuses qu'ils savaient que leur départ était proche maintenant.

Et comme Stella admirait des nénuphars, fleuris sur un petit étang, il rappela l'histoire merveilleuse de Lamkhialah, lorsqu'elle rejoignit le Premier Emané : elle avait dû traverser la terre et les eaux profondes et elle marchait vers lui comme en état somnambulique. Dès qu'elle eût atteint l'île où le Premier Emané l'attendait, il lui dit de se retourner et de regarder les eaux qu'elle venait de traverser ; elle s'aperçut alors qu'il y avait sur les eaux un sillage de lumière argentée, où naissaient les fleurs étoilées et sans tache du lotus.

— Ainsi, lorsque des pionniers avancent en force à travers l'instabilité des résistances humaines et malgré les obstacles, vers la Cause, qui sait quelles fleurs naîtront un jour dans l'empreinte de leurs pas ?

Mais, le Maître ajouta que le travail avec les hommes était chose décevante et qu'on ne saurait trop cultiver le courage si l'on osait tenter de faire le bien ! Il leur dit de vivre pour les vertus, en cherchant à ignorer, même, la médiocrité de l'entourage et les banalités de l'existence : il en restera toujours assez ! murmura-t-il.

Il affirma avec éloquence que rien n'est plus nécessaire pour la vitalité même du pathétisme entre les êtres que le travail en collaboration pour une Cause pour laquelle il vaut la peine de vivre.

Le soleil devenait brûlant. Descendant vers la maison, les promeneurs qui, sans avoir presque quitté le jardin, venaient de parcourir d'immenses espaces de pensée, aperçurent, dans la grande cuisine du rez-de-chaussée, Alma surveillant la préparation du repas : — Elle veille toujours, en tous degrés d'être, dit l'Aïa avec tendresse. Il est dur, cependant, de descendre constamment du septième ciel pour s'occuper ainsi du ménage !

Stella avait couru rejoindre Alma, à laquelle elle voulait raconter une nouvelle vision. Comme elle la trouva occupée avec le domestique, elle s'excusa de la déranger : — Vous ne me dérangez pas, chérie. Et on a toujours raison d'être la porteuse de bonnes nouvelles.

Stella s'aperçoit qu'Alma a chaque fois de la peine à rassembler tout le monde à l'heure des repas. Alma effectivement aimerait avoir

un gong qu'elle accrocherait à cet usage dans le vestibule. Comme Ary le lui offrit, quelques jours plus tard, ce gong « s'évolua rapidement », comme le dit le Maître en riant ! En effet, bientôt le gong sonna seul, de lui-même, l'heure des repas, à la volonté d'Alma : — Je n'aime pas faire ce qu'on peut faire à ma place, déclara-t-elle. Si chacun n'avait à réaliser que ce qu'il peut réaliser de meilleur, d'irremplaçable, le monde serait bien vite ordonné !

Les pouvoirs d'Alma semblaient si naturels, elle était si simple, si sereine, et si bonne, dans sa grandeur, que ce qui aurait paru miraculeux, loin d'elle, ne semblait auprès d'elle que la vie équilibrée et spiritualisée, telle qu'elle devrait être. Souvent, lorsqu'on lui parlait d'une personne habitant l'Europe, ou l'Amérique, et qu'elle n'avait jamais vue, elle répondait en parlant d'elle avec une précision remarquable sur les moindres détails de son caractère, de ses habitudes, de son visage, même. Nul ne songeait à s'en étonner, car ce qui aurait étonné d'Alma, c'est qu'elle ignorât quelque chose. Elle voyait à distance les

êtres et les formes, et sa connaissance érudite égalait l'étendue de ses dons psychiques. Elle parlait nombre de langues anciennes et modernes. Elle était savante en sciences, en mathématiques, en médecine, en astronomie... Le Maître répétait sans cesse que la mystique est la science suprême et qu'elle ne doit être atteinte en ordre qu'au sommet de la connaissance, après que l'intelligence a assimilé les données des sciences précises et matérielles. Sans cette discipline, trop de sensitifs, s'imaginant pouvoir pénétrer la mystique directement, s'égarent et se perdent, prenant dangereusement leurs imaginations pour des réalités.

Alma, au contraire, est l'exemple même de la lucidité et de l'harmonie. Si elle pénètre le ciel, elle a d'abord pénétré la terre. Si elle aime le rêve, c'est dans le but d'en embellir la vie. Elle se plaît à répéter que l'homme qui marche le regard vers les étoiles doit avoir les pieds posés solidement sur le sol terrestre, et que, pour s'élever, on doit, comme l'arbre qui veut épanouir ses branches, enfoncer d'abord profondément les racines de la cons-

science vers les densités et vers la Tradition, source de connaissance.

Alma joint à une intelligence d'une étendue extraordinaire des pouvoirs occultes puissants, et à des dons uniques, une maîtrise du caractère inimaginable. La douceur, l'affabilité, l'égalité constante de sa bienveillance ne se démentent jamais. Sa parole semble une brise pure et rafraîchissante. Il faut avoir eu le privilège de vivre dans cette intimité merveilleuse pour concevoir qu'il puisse être réalisé sur la terre une telle hauteur d'évolution, un tel degré de perfection.

XII. — VERS L'ACTION

Ary et Stella vont bientôt quitter Zarif, ce foyer de leur initiation.

Il semble aujourd'hui qu'un voile de mélancolie nimbe la cime des montagnes.

C'est le dernier repas en commun sur la terrasse, et les paroles, qui expriment toujours si mal les émotions profondes, tombent rares et douces, comme des perles précieuses dans l'atmosphère recueillie.

Alma regarde avec tendresse les jeunes gens. Eux savent qu'elle a le don, parmi tant d'autres, de voir l'aura qui entoure les objets comme les êtres et de sentir, même à distance, par le rapport fluidique, les choses lointaines. Elle explique à Ary que, il y a plusieurs années déjà, lorsqu'elle tint dans ses mains pour la première fois une lettre de lui,

elle avertit le Maître du rôle qu'il allait prendre.

L'Aïa parla à son tour : — Vous partez tous les deux vers une vie nouvelle, vers le travail pour les hommes.

Vous savez qu'il est en général peu compris, et que, comme aux premiers âges bibliques, le monde actuel n'est que tohu-et-bohu. Soyez libres en vous-mêmes et mis à part des coutumes profanes. Sachez, pourtant, que la liberté n'existe pas, car la liberté, ce serait l'isolement. Tout être est une cellule d'un grand Tout, cette humanité collective pour laquelle quelques-uns travaillent-et souffrent.

Mais, celui qui aime ne compte pas ses peines.

Cherchez ceux qui vous comprendront, qui vous suivront par libre affinité.

Les émanations attributales elles-mêmes n'ont-elles pas attiré, par affinité, le plus lumineux, le plus raréfié, parmi la matière mélangée des matérialismes, et ne s'en sont-elles pas revêtues avant de pouvoir y agir ?

La pensée et l'amour ne connaissent pas la distance.

Nous sommes avec vous et nous serons avec vous en toute votre œuvre.

— Puis, nous passerons sans doute l'hiver prochain en Italie, reprit Alma, et, dès le printemps, nous espérons vous rejoindre en France.

— Et ce sera encore une vie nouvelle, affirme l'Aïa. Car chaque jour commence une nouvelle année, quoique le passé vive toujours dans le présent, par lequel l'avenir est déjà commencé.

Vous avez appris beaucoup.

Cultivez vos capacités, c'est l'œuvre principale : la formation de l'être, n'est-ce pas notre but ? En tout art, en toute science, les dons se développent par le travail. En serait-il autrement de la culture des cultures, la culture spirituelle de l'âme ?

C'est pourquoi, il y eût, dans l'antiquité, et il y a encore, de par le monde, des Ecoles de sensitifs. Ainsi la Tradition parle souvent d'écoles de Prophètes. Même le don divin de la prophétie se cultive !

Alma tenait la main de la jeune femme.
— « Dans le calme de la passivité seulement est la lumière divine immuable », dit-elle. Soyez toujours, même loin de nous, bercée sur les ondes de notre tendresse.

L'émotion empêche Stella de pouvoir répondre. Mais, en mentalité, tous se comprennent et échangent intensément ; les deux voyageurs cherchent à ouvrir grandes les portes de leur être, afin de recevoir le mieux possible ce qui leur est si abondamment offert.

— Les sensitifs doivent éviter l'agitation, insiste Alma. Leurs auras doivent, autant que possible, demeurer, pour être utiles, aussi passives que les eaux d'un lac pur, reflétant la pure lumière.

A travers une eau troublée, on ne voit plus le ciel. Le cristal ne se forme que dans la tranquillité des eaux.

Alma enveloppe ses jeunes hôtes de la douceur profonde de son amour. L'Aïa les encourage et les fortifie. La chaleur est intense, et il semble que les sentiments comme les pensées sont aujourd'hui colorés de la puissance de ce soleil d'Afrique. L'Aïa est vêtu

d'une blouse de soie blanche, ses sandales sont blanches, tout son costume est blanc. Il revêt, pour affronter la route d'été, un casque colonial blanc qui le fait ressembler à ces chevaliers de lumière qui parcouraient le monde aux temps aventureux.

C'est là, peut-être, un aspect de sa mission, qui sait ?

Les temps aventureux sont de l'époque présente, les temps aventureux seront jusqu'au Sans-temps...

Et la terre inconsciente attend ces pionniers de la paix que sont les Initiés.

L'Aïa va reconduire ses hôtes jusqu'à la gare de Tlemcen.

Il aura la jolie idée, aussitôt après leur départ, d'aller à la poste envoyer un télégramme de leurs nouvelles aux parents de Stella.

Avant cela, sur le quai, lorsque les jeunes gens le saluent encore une fois de leur wagon, il leur envoie un grand baiser d'amour, et sa dernière parole est un cri d'espérance :
— Malgré tous les obstacles, les difficultés, les lenteurs, les arrêts, les incompréhensions, les déceptions, demeurez fermes dans le grand

travail. C'est en formant son entourage que l'être se forme. Et notre attente séculaire demeure, et elle demeurera jusqu'au jour éternel de la Restitution, jusqu'au jour du Règne divin : la marée montante et l'aube du matin, qui peut les arrêter ?

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
I. — L'Arrivée.....	5
II. — Les larges horizons du jardin qui monte	8
III. — Un repas.....	16
IV. — Réalités merveilleuses.....	24
V. — La puissance du calme.....	31
VI. — Forme et plasticité	34
VII. — Psychisme.....	40
VIII. — De la vie.....	53
IX. — Expériences	63
X. — Nuits d'étoiles	72
XI. — Soleil d'été.....	81
XII. — Vers l'action.....	95

1931. — Imp. A. CLERC, Saint-Amand (Cher).
